

À la découverte du passé archéologique

DE LA MRC DU HAUT-SAINT-LAURENT



Culture,
Communications et
Condition féminine

Québec



PARTENAIRES



Cette belle aventure archéologique n'aurait pas vu le jour sans le soutien technique, financier et moral des partenaires suivants :

- MRC du Haut-Saint-Laurent
- Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine
- Madame Annie Gaudreau, Directrice régionale, Direction de la Montérégie
- Monsieur Bernard Hébert, Conseiller en développement culturel, Direction de la Montérégie
- Pacte Rural de la MRC du Haut-Saint-Laurent

.....
Rédacteur principal : Michel Gagné, archéologue

Concept et supervision du projet : Mélanie Simard, agente des communications MRC du Haut-Saint-Laurent

Conception visuelle : MultiGraph - Ormstown

Photo en page couverture : Covey Hill, © MRC du Haut-Saint-Laurent ;

Reproduction, pointe paléoindienne © Michel Cadieux, Archéofact enr.



REMERCIEMENTS



Nous tenons à remercier sincèrement les personnes et organismes qui ont encouragé, appuyé ou participé à faire connaître le projet de recherches archéologiques de la MRC du Haut-Saint-Laurent :

Les propriétaires terriens qui ont donné leurs consentements pour intervenir sur leurs lots, dont Madame France Droulers de la ferme Biophile, Messieurs Bruno Quesnel, Alain Droulers, Denis Mailhot, Bruce, John et feu George Irving, Kevin Staveley, Orrick Thurston, Jacques Leblanc, feu Thomas M. Higgins ainsi que la firme Caza et fils de Cazaville.

Madame Agathe Brisebois, présidente de la Société historique de Saint-Anicet.

Feu Monsieur André Bouchard, professeur au Département de sciences biologiques de l'Université de Montréal.

Monsieur Philippe Decloître, enseignant à l'école secondaire Arthur-Pigeon à Huntingdon.

Monsieur Pierre Meilleur, arpenteur-géomètre, Huntingdon.

Monsieur Pascal Perron, directeur du centre d'interprétation du Lieu historique national du Canada du site Droulers-Tsiionhiakwatha à Saint-Anicet.

Michel Cadieux de la firme Archéofact, coordonnateur du centre d'interprétation du Lieu historique national du Canada du site Droulers-Tsiionhiakwatha à Saint-Anicet.

Monsieur André Castagnier, directeur du journal *Le Gleaner* d'Huntingdon.

Mesdames Connie McClintock-Wilson et Denise Touchette ainsi que Monsieur Robert McGee, respectivement présidente et membres de la Société historique de la vallée de la Châteauguay.

Madame Sally Benedict, du Conseil de bande d'Akwesasne.

Madame Denise St-Germain, Monsieur Jean-Marie Latreille et

les membres du Centre d'intendance écologique Latreille à Saint-Anicet.

Madame Ginette Quesnel et Monsieur Gratien Quesnel de Saint-Anicet.

Feu Monsieur James F. Pendergast du Musée canadien des Civilisations.

Messieurs Norman Clermont, Claude Chapdelaine, Adrian Burke, Roland Viau et Pierre Corbeil, respectivement professeurs, chargé de cours et responsable du laboratoire des fouilles archéologiques et les quelques 90 étudiants du Département d'anthropologie de l'Université de Montréal qui ont participé aux interventions archéologiques à Saint-Anicet entre 1992 et 2000.

Messieurs Pierre Richard, Pierre Gangloff, Alayn Larouche et Marc Delage, respectivement professeurs, paléobotaniste et ancien étudiant au doctorat au Département de géographie de l'Université de Montréal.

Monsieur Greg Kennedy, professeur à l'Institut de génie nucléaire, École Polytechnique de Montréal.

Mesdames Louise Pothier et Sophie Limoges, respectivement Directrice expositions-technologies et Directrice conservation-programmes publics, Pointe-à-Callière, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal.

Mesdames Luz Benedict, Melissa Francis, Debbie Rourke et Monsieur Chris Thompson d'Akwesasne pour leur participation à la campagne d'inventaire archéologique dans la région de Saint-Anicet en 1998.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

MOT DE ALAIN CASTAGNER, PRÉFET	4
MOT DE MICHEL GAGNÉ, ARCHÉOLOGUE	4
UN PASSÉ PLUSIEURS FOIS MILLÉNAIRE	5
COVEY HILL, IL Y A 12 500 ANS.....	6
UN ENVIRONNEMENT HOSTILE.....	7
L'ARRIVÉE DES PREMIERS HUMAINS	7
LA PÉRIODE ARCHAÏQUE SUR LA RIVIÈRE CHÂTEAUGUAY	8
UN PAYSAGE EN CONSTANTE ÉVOLUTION.....	9
UN SITE IMPORTANT DE L'ARCHAÏQUE À TRÈS-SAINT-SACREMENT.....	9
AU TEMPS DES IROQUOISIENS DE SAINT-ANICET	10
ENTRE 1300 ET 1600 DE NOTRE ÈRE	
MAÏS, HARICOT ET COURGE : LES TROIS SOEURS, SOURCE DE VIE	11
UN UNIVERS FÉMININ.....	12
LA RONDE DES SAISONS.....	12
UN ENVIRONNEMENT DIVERSIFIÉ	13
DES SITES ARCHÉOLOGIQUES DE GRANDE VALEUR.....	14
ET SI CE N'ÉTAIT QUE LA POINTE DE L'ICEBERG?	15

MOT DU PRÉFET



C'est avec fierté que nous vous présentons ce feuillet, compagnon de la publication *Saint-Anicet, un patrimoine archéologique exceptionnel*. Nous vous invitons à les conserver précieusement et à en faire des outils de référence sur le passé archéologique si riche de notre région.

Ce document nous fait redécouvrir le Haut-Saint-Laurent et nous offre le témoignage d'une époque disparue dont l'histoire nous est révélée à travers les fouilles et découvertes des nombreux sites archéologiques qui sillonnent notre région.

Le territoire de la MRC du Haut-Saint-Laurent possède une richesse qui n'a pas terminé de se dévoiler. Des efforts constants ont permis de mettre à jour un héritage culturel remarquable. Cependant, il reste encore des efforts à fournir si nous voulons révéler aux générations futures les trésors que recèlent encore notre coin de pays.

Nous espérons que ce document saura vous instruire et qu'il vous captivera. Bonne lecture!

Alain Castagner, préfet MRC du Haut-Saint-Laurent

MOT DE L'ARCHÉOLOGUE

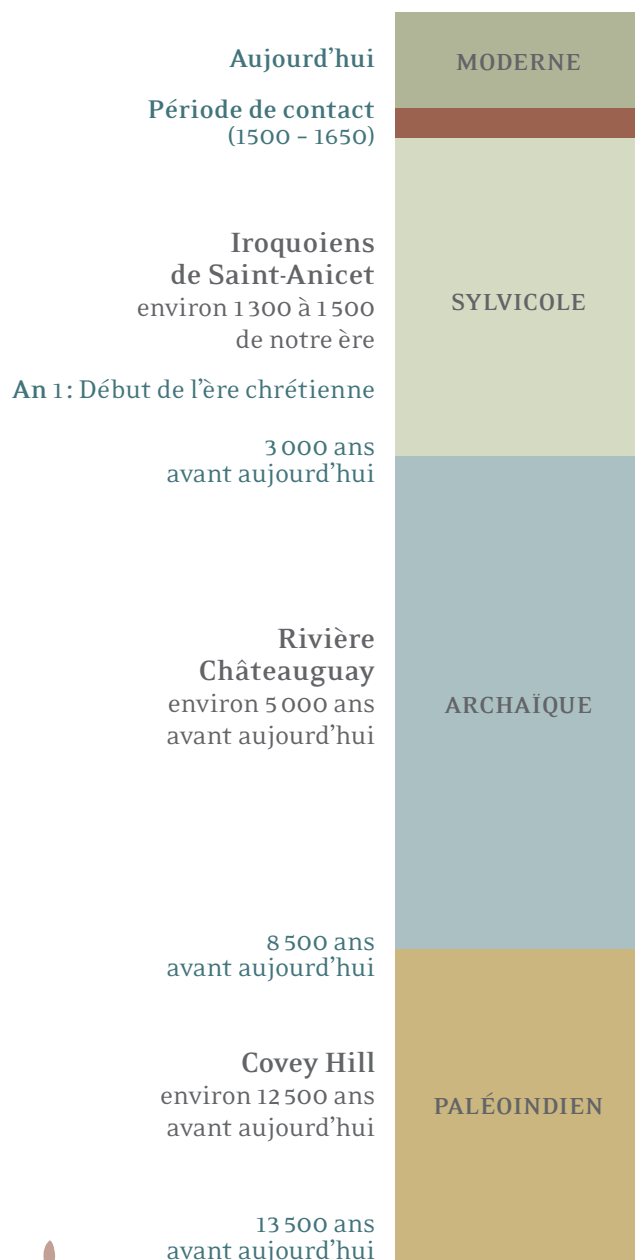


C'est avec un plaisir renouvelé que je vous invite à parcourir cet ouvrage qui propose une incursion dans le passé archéologique des trois principales régions de la MRC du Haut-Saint-Laurent: Covey Hill, le bassin de la rivière Châteauguay et le secteur autour du lac Saint-François. Nous verrons qu'au fil des millénaires, les groupes humains se sont progressivement établis sur ces territoires inexplorés, qu'ils y ont découvert des environnements diversifiés et ont su profiter des ressources qui s'offraient à eux.

Je dédie tout spécialement cette brochure à tous les amoureux de l'histoire culturelle régionale à qui nous devons d'avoir conservé précieusement les reliques du passé pour ensuite les transmettre à leurs descendants. Mais, c'est avant tout grâce à leur désir d'en faire profiter toute la collectivité qu'il m'est possible aujourd'hui de vous proposer ces quelques pages du grand livre de la formidable aventure du peuplement humain dans la MRC du Haut-Saint-Laurent. Sans leurs contributions inestimables, un large pan de l'histoire de votre région se serait évanoui à tout jamais.

Michel Gagné, archéologue





UN PASSÉ PLUSIEURS FOIS MILLÉNAIRE

Aussi loin que l'on puisse remonter, la découverte des vestiges du passé a toujours exercé une fascination chez les gens. D'ailleurs, qui n'a pas trouvé un jour sur sa parcelle de terrain un morceau d'assiette ancienne, une pièce de fer forgé antique, de la monnaie d'époque ou même une pointe de flèche en pierre taillée parfois millénaire? Si ces objets pouvaient parler, ils raconteraient sûrement des histoires empreintes d'anecdotes pittoresques sur la vie des gens qui ont abandonné ces vestiges. Cependant dans la réalité, les questions restent souvent sans réponse en ce qui a trait à l'âge, la provenance ou même la fonction des objets découverts fortuitement. D'autant plus qu'on ne retrouve à ces occasions que quelques-unes des nombreuses pièces du casse-tête qui permet de brosser le portrait du mode de vie de ces populations maintenant disparues.

C'est justement dans ce contexte particulier que l'archéologie prend tout son sens. En récoltant des indices dans le sol de façon rigoureuse, en les comparant, en les documentant et en relevant le contexte de leur découverte, l'archéologue arrive à pousser plus loin son enquête et souvent ses efforts portent fruits. Mis bout à bout, les indices permettent d'écrire une page de l'histoire culturelle des gens qui habitaient jadis la région.

Or, c'est ce que les archéologues s'évertuent à faire depuis près de 40 ans au Québec. Les inventaires réalisés depuis ont d'ailleurs permis de découvrir des milliers de sites archéologiques qui font maintenant remonter l'occupation humaine à plus de 12 000 années avant aujourd'hui. Ainsi se succèdent des manifestations culturelles que les archéologues classent par périodes et qui portent les noms évocateurs de paléoindienne, archaïque et sylvicole.

Nous vous convions donc à vous joindre à nous à l'occasion d'un voyage dans le temps à la rencontre des communautés qui ont marqué l'histoire ancienne des trois principales régions de la MRC, soit Covey Hill, le bassin de la rivière Châteauguay et la région de Saint-Anicet.





Covey Hill
© MRC du Haut-Saint-Laurent

COVEY HILL, IL Y A 12 500 ANS

Originaires de l'Asie de l'Est, les premiers humains foulent le sol du continent américain il y a probablement 20 000 ans. Ils entament alors un long voyage en contournant la masse glaciaire qui recouvre à cette période la majeure partie du Canada. Ils arrivent finalement à la porte du territoire québécois vers 12 500 ans avant aujourd'hui. Ces petits groupes de nomades très mobiles, constitués de quelques familles seulement (probablement moins de 25 personnes), se déplacent sur de vastes territoires en fonction de la disponibilité des ressources alimentaires. Occasionnellement, ils habitent de façon temporaire de petites huttes circulaires. À cette période, leur mode de subsistance se base en grande partie sur l'exploitation de gros gibier, principalement le caribou et de petits mammifères, comme le castor. Ils taquinaient aussi le poisson à l'occasion pour se nourrir.

D'ailleurs, ce sont d'habiles chasseurs comme le démontre la présence de restes de caribous découverts sur certains sites archéologiques paléoindiens. D'autant plus que pour la chasse ils disposent seulement d'un attirail rudimentaire constitué d'une simple lance en bois surmontée d'une pointe de projectile en pierre taillée. Quant aux pointes de projectile utilisées par ces Paléoindiens, elles se distinguent par la présence de cannelures (enlèvement central, généralement sur les deux faces, réalisés à la base

de la pointe dans le sens de la longueur pour en obtenir son amincissement), facilitant ainsi leur emmanchement à l'extrémité de la lance.



Reproduction,
pointe paléoindienne
© Michel Cadieux,
Archéofact enr.

À première vue, pour les sédentaires que nous sommes, habitués à des conditions de vie plus faciles, les Paléoindiens paraissent fort mal équipés pour affronter un gibier comme le caribou, doté d'une ouïe et d'un odorat particulièrement développés et pouvant peser jusqu'à 250 kg pour les grands mâles. Ce grand cervidé très résistant et parfaitement adapté à son environnement peut se déplacer aisément sur la neige crouteuse grâce à ses onglons démesurés et atteindre une vitesse de pointe de près de 60 km à l'heure. Dans certaines situations, lorsque poursuivi, il peut maintenir un rythme de 40 km à l'heure pendant près d'une heure.

Malgré tout, en faisant appel à la ruse et en se servant de pièges naturels, ces premiers habitants réussissaient tant bien que mal à attirer leur gibier de prédilection et à récolter les fruits de leurs labeurs. Outre les pointes de projectile, ils disposent notamment d'une panoplie d'outils en pierre, tels que grattoir et couteau en pierre taillée pour traiter la carcasse et la transformer en victuailles et vêtements adaptés au climat rigoureux qui prévalait à cette époque reculée.

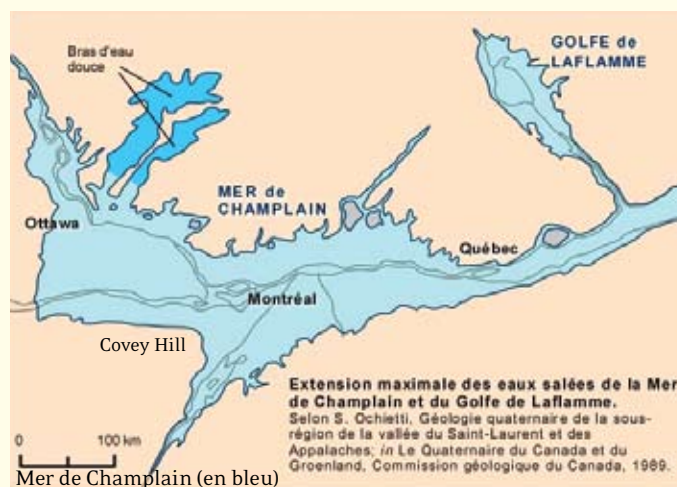


Covey Hill
© MRC du Haut-Saint-Laurent

UN ENVIRONNEMENT HOSTILE

Il y a environ 13 500 ans, le glacier, en retraitant vers le nord, dégage Covey Hill de son manteau de glace. C'est d'ailleurs un des premiers endroits libérés de la masse glaciaire au Québec. Au même moment, les eaux du lac Iroquois, ancêtre du lac Ontario, se déversent brutalement dans le lac Vermont, l'actuel lac Champlain. Le fort débit emporte les dépôts meubles en laissant le roc affleurant sur de grandes surfaces qu'on désigne parfois localement sous le nom des « Flat Rocks ».

Moins d'un millénaire plus tard, s'installe à certains endroits un environnement de toundra peuplé d'arbustes typiques des milieux arctiques. Quelques centaines d'années passent encore avant que l'épinette et le peuplier colonisent le secteur et forment un paysage de forêt boréale clairsemée d'îlots de forêt mixte, conifères et feuillus. Ainsi, lorsque les premiers groupes humains arrivent aux portes du territoire québécois voici 12 500 ans, Covey Hill surplombe la vallée du Saint-Laurent qui est recouverte en grande partie par les eaux salées et froides de la Mer de Champlain qui héberge une faune marine diversifiée telle que baleines, phoques et morses.



L'ARRIVÉE DES PREMIERS HUMAINS

Aux alentours de 12 500 ans avant aujourd'hui, les premiers chasseurs paléindiens sont présents le long des berges de la Mer de Champlain. On a retrouvé leurs traces à moins de 50 km de Covey Hill où une pointe typique datant de cette période a été découverte. Leurs déplacements incessants à la recherche de nourriture les ont sûrement incités à se diriger plus au nord, vers Covey Hill, qui représente à ce moment-là, la limite nordique des terres émergées. Ils doivent avoir découvert à cet endroit un environnement favorable à la capture du gibier convoité. D'autant plus qu'il existait à cette période un étang dans les parages offrant une source d'eau douce et d'herbes fraîches qui devait certainement attirer les caribous. Ce plan d'eau s'est métamorphosé par la suite en tourbière connue sous le nom de « tourbière du Gouffre », qui subsiste d'ailleurs encore aujourd'hui dans la municipalité d'Havelock. Du reste, il est fort possible que leur randonnée le long des flancs de Covey Hill les ait emmenés jusqu'aux limites des municipalités de Franklin et d'Hinchinbrooke.



LA PÉRIODE ARCHAÏQUE SUR LA RIVIÈRE CHÂTEAUGUAY

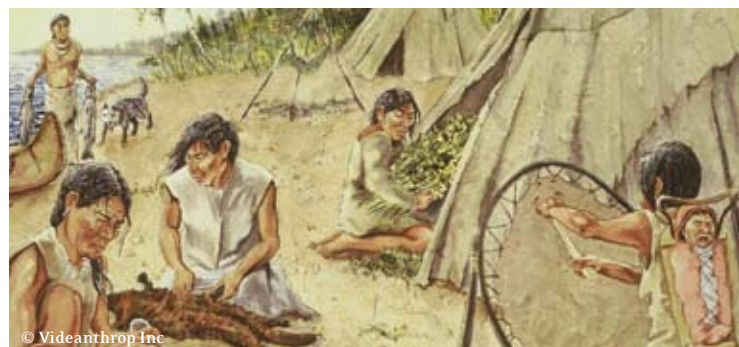
Descendants lointains des premiers humains qui parcouraient jadis les environs de Covey Hill, les groupes qui fréquentent le bassin de la rivière Châteauguay il y a plus de 5 000 ans se retrouvent dans un environnement complètement différent de la période précédente. En effet, l'habitat froid et austère de la toundra puis de la forêt boréale a fait place à un paysage beaucoup plus accueillant qui devait ressembler sensiblement à celui que les premiers colons découvrent au tout début du 19^e siècle.

Comme à la période paléoindienne, les populations de l'Archaïque adoptent un mode de vie nomade qui implique des déplacements saisonniers en fonction de la disponibilité des ressources alimentaires. Toutefois, leur stratégie de subsistance, basée sur la chasse et la pêche, semble les porter à limiter leurs déplacements et à exploiter des territoires beaucoup plus restreints. Leurs campements, qui se trouvent le plus souvent le long des berges des rivières, sont pour la plupart de dimensions modestes. Néanmoins, on rencontre des camps beaucoup plus importants sur le bord des grands cours d'eau comme le fleuve Saint-Laurent et vraisemblablement la rivière Châteauguay. Ces lieux de halte renferment parfois les traces de petites huttes rectangulaires ou parfois circulaires.

À cette période, leur boîte à outils se complexifie et comprend maintenant des instruments en pierre polie, en plus de la pierre taillée, et l'emploi de l'os comme matériau de base pour fabriquer des aiguilles, des harpons et des poinçons se généralise. On retrouve même des objets façonnés à partir de cuivre natif. Ce métal, qui voyage au fil des échanges entre les groupes, se trouve à l'état brut dans la nature et provient d'aussi loin que la région du lac Supérieur, mille kilomètres à l'ouest !



© Videanthrop Inc



© Videanthrop Inc



© Videanthrop Inc





UN PAYSAGE EN CONSTANTE ÉVOLUTION

Comme nous l'avons vu précédemment, les groupes de la période paléoindienne qui fréquentent possiblement Covey Hill voici 12 500 ans côtoient un environnement hostile dominé par la présence d'une masse d'eau salée, la Mer de Champlain, qui recouvre alors une bonne partie des basses terres de la vallée du Saint-Laurent.

Au fil du temps, cette mer intérieure se transforme en étendue d'eau douce suite à l'apport de l'eau de fontes glaciaires qui envahit le même bassin pour former le lac baptisé depuis du nom de Lampsilis. Peu à peu, le continent enfoncé de plus de 150 mètres sous le poids gigantesque du glacier se relève lentement comme une éponge qui reprend sa forme initiale et chasse l'eau accumulée en direction de l'océan Atlantique.

Ce n'est toutefois que vers 7 000 ans avant aujourd'hui que le réseau hydrographique du bassin de la rivière Châteauguay se stabilise et rejoint ses berges actuelles. Dans un même temps, s'installe peu à peu une végétation variée qui colonise rapidement les terres fraîchement émergées. Pendant l'Archaïque, soit vers 5 000 ans avant aujourd'hui, la rivière Châteauguay offre sans contredit un environnement riche et fertile en ressources alimentaires pour ces chasseurs nomades. Encore aujourd'hui, la région regorge de chevreuils et compte sur la présence de plus de 200 espèces d'oiseaux et près de 35 variétés de poissons.

UN SITE IMPORTANT DE L'ARCHAÏQUE À TRÈS-SAINT-SACREMENT

À cette période lointaine, la rivière Châteauguay est parcourue de long en large par ces groupes de chasseurs. On retrouve des traces de leurs passages à plusieurs endroits le long de ce cours d'eau, notamment sur le territoire des municipalités de Très-Saint-Sacrement et d'Ormstown. En fait, la plupart des objets de cette époque ont été découverts par des agriculteurs au siècle dernier lors de travaux agricoles.

Un des sites, celui de Très-Saint-Sacrement, renferme une collection très variée d'outils qui suggère l'existence d'un camp relativement important dans un secteur situé d'ailleurs tout près d'un rapide sur la rivière. Encore aujourd'hui, cet endroit demeure un lieu de pêche très productif, ce qui pourrait expliquer en partie le choix de dresser leur camp dans ce lieu particulier. En outre, leur présence marquée sur ce tronçon de la rivière Châteauguay indique qu'il est fort possible que la région environnante d'Huntingdon et probablement d'Elgin recèle aussi des vestiges abandonnés à l'occasion de leurs expéditions de chasse ou de pêche.

Considérant le fait qu'il existe aussi un site à la confluence des rivières Châteauguay et des Anglais près de Sainte-Martine, il ne serait pas surprenant de retrouver des indices de leurs passages le long de ce dernier cours d'eau, aux alentours des municipalités d'Howick et de Saint-Chrysostome. Fait à noter, on a aussi découvert des vestiges datant de cette période dans les environs du ruisseau Fraser à Dundee.



AU TEMPS DES IROQUOISIENS À SAINT-ANICET ENTRE 1 300 ET 1 600 DE NOTRE ÈRE

Plusieurs millénaires se sont écoulés depuis que les premiers êtres humains ont foulé pour la première fois le sol du Haut-Saint-Laurent. Nous sommes maintenant à l'aube du 14^e siècle de notre ère, une période de grand changement qui verra les populations évoluer graduellement du nomadisme à un mode de vie plus sédentaire.

En fait, dès le début des années 1300, soit pendant la seconde moitié de la période que les archéologues désignent maintenant comme le Sylvicole, des groupes commencent à s'installer dans la région de Saint-Anicet. On les appelle communément les Iroquoisiens du Saint-Laurent, du nom du fleuve qui leur sert de voie de circulation principale. Ce sont d'ailleurs les mêmes groupes apparentés que l'explorateur Jacques Cartier rencontrera en 1535 lors de ses voyages à Stadaconé, l'actuelle ville de Québec et sur l'île de Montréal, au village connu sous le nom d'Hochelaga.

Ces communautés, qui vivent le long du fleuve Saint-Laurent, font partie notamment de la même famille linguistique que les Hurons et les Mohawks et partagent des modes de vie et des traits culturels comparables. Ce sont tous des agriculteurs sédentaires qui habitent au sein d'agglomérations villageoises. En outre, la vie sociale et politique de ces diverses communautés iroquoiennes demeure aussi relativement similaire.

Pendant cette période qui s'étire sur près de trois siècles, les Iroquoisiens du Saint-Laurent érigent des villages regroupant plusieurs maisons-longues sur les coteaux de l'arrière-pays anicetois. Ces habitations de forme rectangulaire, allant de 15 à 30 mètres (50 à 100 pieds) de longueur par environ 6 mètres (20 pieds) de largeur et autant de hauteur, sont composées de perches de bois pliées et courbées reliées par des cordages et enfoncées dans le sol. Le toit en forme d'arche est recouvert de larges pans d'écorce de cèdre et quelquefois d'orme.

Plusieurs foyers sont alignés le long du couloir central où l'on retrouve de part et d'autre des banquettes de couchage. On accède généralement à l'intérieur de la maisonnée par des portes situées aux extrémités. À l'occasion, des palissades encerclent les villages pour protéger les occupants des ennemis, des bêtes sauvages ou encore des intempéries.





MAÏS, HARICOT ET COURGE : LES TROIS SOEURS, SOURCE DE VIE



© Ramuzio, terzo volume
delle navigazione viaggi, 1959.

Dès leur installation dans la région de Saint-Anicet, les Iroquoiens multiplient les expériences et approvoient au fur et à mesure les rudiments de la culture du maïs. En fait, ce savoir-faire datant de plusieurs millénaires a suivi un long réseau d'échanges qui prend son origine beaucoup plus au sud, au Mexique. La route migratoire du maïs aurait par la suite emprunté un chemin passant par le Mississippi puis par les Grands Lacs pour finalement remonter le fleuve Saint-Laurent.

Pour les Iroquoiens de Saint-Anicet, les surplus qu'engendre l'horticulture permettent graduellement d'assurer une stabilité dans l'approvisionnement des ressources alimentaires à longueur d'année. À partir de l'an 1400, la culture du haricot et de la courge devient de plus en plus importante. À cette période, la production horticole est réalisée essentiellement par les femmes sur des espaces situés le plus souvent aux alentours du village. On éclaircit d'abord les champs en brûlant la forêt. Par la suite, on dégage sommairement l'espace de culture où l'on érige de petites buttes que l'onensemencera à l'aide d'un simple bâton servant à creuser un trou et à enfouir les graines. Après la récolte, on a recours à plusieurs procédés pour conserver le maïs, dont le séchage à l'air libre à l'intérieur des habitations, le rôtissage sommaire des épis ou l'entreposage des grains qui s'effectue dans des fosses garde-manger tapissées d'écorce et creusées à même le plancher des maisonnées.

UN UNIVERS FÉMININ

À cette époque, les femmes tiennent une place importante dans la société iroquoise. En fait, toute la vie communautaire et sociale gravite autour de celles-ci. Ainsi, l'identité des individus repose d'abord sur leur appartenance à une lignée maternelle puis à un clan. C'est la filiation matrilineaire. Chaque maison-longue d'un village regroupe des personnes de sexe féminin issues d'un même clan maternel. Les hommes habitant une maisonnée proviennent de clans distincts de celui des femmes apparentées, mères et filles, résidant dans la même habitation. C'est la règle de résidence matrilocale. Selon cette pratique, tous les hommes nés de femmes appartenant à un clan devront donc nécessairement, tôt ou tard en se mariant, aller résider dans la maison de leur épouse, donc nécessairement dans un autre clan.

Au niveau de chaque maison-longue, les rôles du pouvoir sont détenues par l'aînée de la maisonnée qui acquiert alors le statut de « mère de clan ». C'est elle qui régit l'organisation sociale et économique de toute la maisonnée. Les mères de clan ont entre autre le pouvoir de choisir et de destituer les chefs civils et les leaders spirituels.



LA RONDE DES SAISONS

Le cycle des saisons influence considérablement l'intensité des activités au sein des villages. La pêche et la chasse éloignent les hommes particulièrement au printemps et à l'automne tandis que l'été et le début de la période automnale sont consacrés surtout aux semailles, à l'entretien des champs, à la récolte et à la collecte de fruits sauvages effectuées avant tout par les femmes et les enfants. Par conséquent, la vie sociale intensive se déroule principalement en hiver entre les mois de décembre et de mars. C'est aussi la période où les surplus accumulés grâce à l'agriculture comptent le plus.

Mais graduellement, la terre s'épuise sans engrais. Le rendement des sols diminue et contraint les Iroquoiens à changer régulièrement l'emplacement des champs. Les espaces cultivés deviennent de plus en plus éloignés du village. Ce facteur ainsi que la dégradation progressive des habitations et la rareté du gibier dû à la chasse intensive entraînent à moyen terme la relocalisation du village tous les 10 à 20 ans environ.

UN ENVIRONNEMENT DIVERSIFIÉ

À l'instar des premiers colons d'origine française, écossaise et irlandaise qui peuplent le secteur vers le début du 19^e siècle, les premiers Iroquoiens qui pénètrent dans l'arrière-pays de Saint-Anicet découvrent un paysage très contrasté formé d'une vaste plaine argileuse sujette à des inondations périodiques et sillonnée de coteaux rocheux bien drainés parfois surmontés d'une couverture de sable. La région compte aussi sur la présence de tourbières et de marécages impénétrables qui couvrent de larges superficies.

À cette époque, les étendues de sable que l'on rencontre vers Cazaville sont recouvertes majoritairement de forêts de pins blancs majestueux. En contrepartie, les essences à bois dur, l'érable, le hêtre et le tilleul, composent l'essentiel des espèces que l'on retrouve sur les coteaux rocheux. Les abords de la rivière La Guerre recèlent pour leur part une quantité appréciable de chênes et de pins de forte envergure tandis que les milieux humides, tourbières et marécages, abondent de cèdre et de mélèze où s'entremêlent l'orme et le frêne noir.

Ces divers écosystèmes sont l'hôte d'une variété d'espèces fauniques qui devait être sensiblement les mêmes qu'au début de la période historique. Entre autre, les colons de l'époque soulignent l'abondance du chevreuil, particulièrement sur les coteaux et en périphérie des tourbières. La région héberge aussi une quantité appréciable de prédateurs, notamment le loup et l'ours, qui déciment les cheptels domestiques au début de la colonisation. On dénote aussi l'existence de nombreux barrages de castor près des zones marécageuses. Comme maintenant, un grand nombre d'espèces de petits mammifères devait alors peupler la

région entre autre le lièvre, la marmotte, le raton laveur, la moufette et le porc-épic. Pour preuve, on a retrouvé les restes d'ossements de toutes les espèces mentionnées précédemment en fouillant les sites archéologiques villageois de Saint-Anicet.

Par ailleurs, le lac Saint-François ainsi que la rivière La Guerre constituent certainement une source inépuisable de ressources aquatiques pour les Iroquoiens de l'époque. La truite, entre autre, abondait dans les ruisseaux de l'arrière-pays anicetois tandis qu'on retrouve encore à présent plusieurs frayères d'importance pour la perchaude et l'achigan à grande bouche à l'embouchure de la rivière La Guerre ainsi que dans la baie de Saint-Anicet. On a d'ailleurs découvert les restes de 17 espèces de poissons sur le site Mailhot-Curran de Godmanchester. À la lumière de ces informations, il ne fait aucun doute que la région abrite une faune et une flore riches et très diversifiées à cette période reculée et même encore aujourd'hui. À titre d'exemple, les environs de la réserve nationale de faune du lac Saint-François comptent actuellement sur la présence de près de 600 essences végétales, 53 espèces de mammifères, 223 sortes d'oiseaux, 16 types d'amphibiens et 8 variétés de reptiles.

©North America Colonial
Association of Ireland, 1840



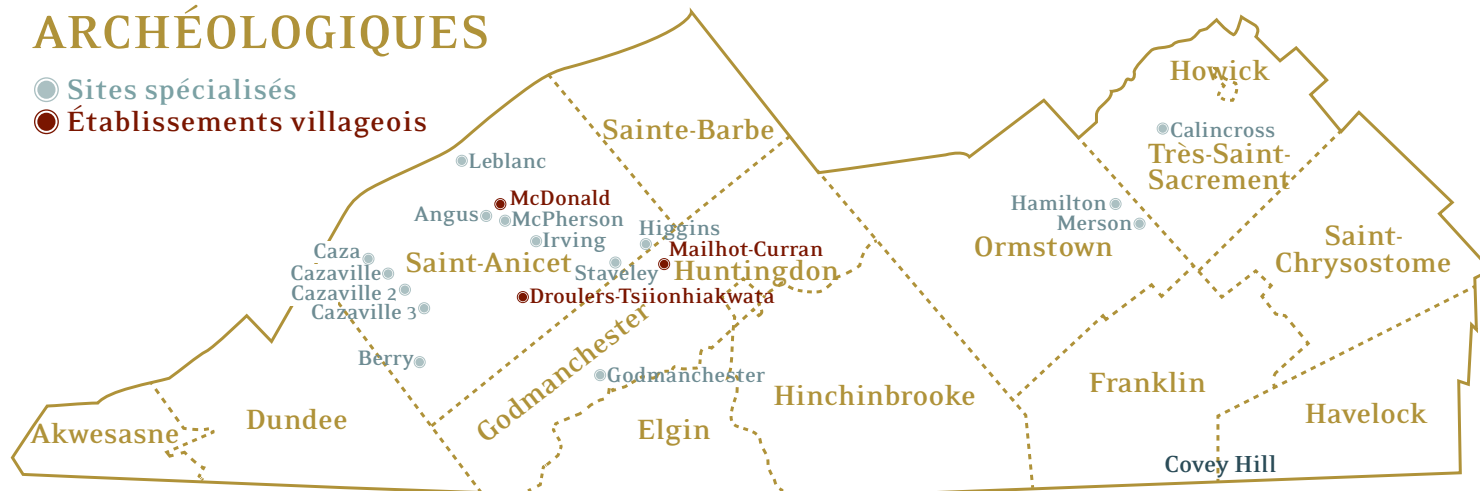
DES SITES ARCHÉOLOGIQUES DE GRANDE VALEUR

Il est désormais de notoriété publique que la municipalité de Saint-Anicet recèle plusieurs sites archéologiques majeurs datant de l'époque des premiers agriculteurs iroquoiens dont le chef de file demeure sans contredit le site Droulers-Tsiionhiakwatha. L'occupation de ce site d'importance nationale, maintenant reconnu comme Lieu historique national du Canada, date autour de l'an 1450 de notre ère.

Toutefois, on trouve également un gisement important dans la municipalité de Godmanchester, le site Mailhot-Curran qui daterait aux alentours des années 1500. Enfin, la trilogie des villages iroquoiens découverts jusqu'à présent comprend aussi le site McDonald, le plus ancien établissement villageois recensé au Québec, datant vers l'an 1320 de notre ère. Ce dernier se trouve aussi dans les limites de la municipalité de Saint-Anicet.

Mais ce qui caractérise le plus la présence iroquoise dans la grande région de Saint-Anicet et en fait une région d'exception, demeure l'abondance et la diversité des indices répartis sur l'ensemble du territoire et couvrant toute la période d'occupation. À cet effet, les traces laissées depuis par les Iroquoiens prennent la forme de vestiges de villages, de camp de chasse et de pêche, de hameau horticole et d'activités d'épierrages résultants probablement de travaux agricoles. En effet, la région se targue maintenant d'être l'hôte de l'ensemble de sites archéologiques le plus représentatif de cette population iroquoise dans toute la vallée du Saint-Laurent. Or, c'est sans compter sur les sites encore inconnus que nous présumons toujours nombreux sur les territoires inexplorés des municipalités de Dundee et de Sainte-Barbe.

LOCALISATION DES SITES ARCHÉOLOGIQUES



Carte du territoire de la MRC du Haut-Saint-Laurent
© MRC du Haut-Saint-Laurent





© MRC du Haut-Saint-Laurent
photos Michel Gagné

ET SI CE N'ÉTAIT QUE LA POINTE DE L'ICEBERG?

La MRC du Haut-Saint-Laurent compte sur la présence d'un total de 18 sites archéologiques directement reliés à deux périodes importantes de l'histoire culturelle des Amérindiens du Québec méridional. Ainsi, la région de Saint-Anicet et Godmanchester contient les vestiges de plusieurs villages et sites spécialisés occupés par des groupes sédentaires d'agriculteurs iroquoïens, datant de la deuxième moitié du Sylvicole, soit entre 1300 et 1600 de notre ère.

Pour sa part, le tronçon de la rivière Châteauguay, entre Très-Saint-Sacrement et Ormstown, renferme vraisemblablement les indices de trois sites de l'Archaïque, soit vers 5 000 ans avant aujourd'hui, dont un semble être digne d'intérêt. Enfin, la situation particulière de Covey Hill, en marge de l'ancienne Mer de Champlain, en fait une région susceptible de livrer un jour des vestiges de l'époque la plus ancienne connue jusqu'à présent dans l'est de l'Amérique, soit la période paléoindienne, qui remonte à près de 12 500 ans avant aujourd'hui.

Depuis toujours, on rapporte à l'occasion la découverte de vestiges du passé par des citoyens de la MRC du Haut-Saint-Laurent sur leur parcelle de terrain. C'est en partie grâce à leur aide et leur intérêt pour l'histoire régionale que nous devons les informations contenues dans cette brochure. Il reste toutefois beaucoup de travail à accomplir. Il est important de procéder le plus rapidement possible avant que ce patrimoine archéologique ne s'évanouisse à tout jamais. Dans ce sens, la collaboration des citoyens sera primordiale afin de poursuivre avec nous la rédaction de ce grand livre relatant la formidable aventure du peuplement humain dans la MRC du Haut-Saint-Laurent.



Devenez en quelque sorte le gardien de notre héritage collectif pour votre municipalité et votre région en signalant aux autorités de votre MRC toute découverte susceptible de faire avancer les connaissances. Il suffirait de laisser un message à l'intention de l'archéologue de la MRC au (450) 264-5411. Ce simple geste, qui n'oblige en rien, pourrait faire toute la différence. De cette façon, ensemble nous pourrions conserver cette fantastique richesse que constitue l'histoire des gens ayant jadis peuplé la région, pour ensuite s'assurer de la transmettre comme il se doit aux générations montantes.